

VITTORIO GIARDINO

# JONAS FINK



casterman



VITTORIO GIARDINO

**JONAS  
FINK**



VITTORIO GIARDINO

# JONAS FINK



casterman

Le lancement du mensuel (*À Suivre*) en janvier 1978 à Angoulême marque un tournant décisif dans l'histoire de Casterman, éditeur de bandes dessinées pour la jeunesse comme *Tintin*, *Alix* ou *Chevalier Ardent*. Dans le domaine francophone, (*À Suivre*) a favorisé l'émergence d'un courant ambitieux que l'on n'appelait pas encore le roman graphique. De Pratt à Tardi, en passant par Comès, Forest, Muñoz, Mœbius, Prado, Manara, Juillard, Giardino, Rosinski, de Crécy, Rochette et Lob ou Schuiten et Peeters, les plus grandes signatures de la bande dessinée mondiale ont permis au catalogue Casterman de conquérir, en dehors du cercle des bédéphiles, un lectorat curieux de nouvelles formes de récit.

Avant d'être rassemblées dans un album publié par Casterman en 1994, les planches de *L'Enfance* paraissent entre les numéros 193 et 196 de la revue (*À Suivre*) en 1994. Avant d'être rassemblées dans un album publié par Casterman en 1997, les planches de *L'Apprentissage* paraissent dans les numéros 205 et 208 et entre les numéros 227 et 229 de la revue (*À Suivre*) entre 1995 et 1997. *Le Libraire de Prague* a été publié directement en album par Casterman en 2018.

Comment Giardino parvient-il à décrire la vie quotidienne derrière le rideau de fer avec tant d'empathie et de véracité ? Si le *maestro* italien est humaniste, au sens propre du mot, il n'est ni naïf, ni manichéen, et sa dénonciation sans réserve du système totalitaire qui écrase l'individu ne l'entraîne pas à magnifier ses victimes sous un voile immaculé de pureté. Son récit, remarquable de précision documentaire et de justesse psychologique, oscille avec originalité entre drame et comédie, à l'instar de la plupart des chefs-d'œuvre du cinéma italien. Pendant plus de vingt-cinq ans, Vittorio Giardino aura pris le temps de laisser le jeune Jonas Fink grandir, puis vieillir. À rebours des conventions de la bande dessinée classique, Jonas n'est pas un héros sans peur et sans reproche : c'est un garçon ordinaire dont les aspirations sentimentales se voient contrariées par l'arbitraire des circonstances historiques et des déterminismes sociaux – avatars modernes des figures antiques du Destin...

La compréhension de l'auteur envers sa galerie de personnages s'exprime autant par la vraisemblance des dialogues que par l'harmonieuse représentation de la figure humaine. Tout comme Giardino a pu dessiner avec exactitude les architectures de Prague grâce à un minutieux repérage *in situ*, le portrait psychologique et physique de ses personnages s'inspire à l'évidence d'observations tirées de sa propre existence. Chaque lecteur peut se reconnaître dans la figure, l'expérience et les émotions de l'imparfait Jonas : la conduite du jeune homme n'est certes pas irréprochable – c'est un être de pulsions, de colères, de doutes et de petites lâchetés –, mais il n'appartient pas pour autant à l'espèce des salauds. De la même manière que les meilleures intentions de l'idéologie sont difficiles (voire impossibles) à mettre en œuvre sans entraîner les pires dérives, les passions de jeunesse, aussi sincères et intenses soient-elles, ne sont pas toujours destinées à durer toute la vie, et il faut parfois se résoudre à des choix moins romantiques et à des compromis moins exaltants – c'est sans doute ce que certains appellent entrer dans l'âge adulte. Grand

lecteur de Vittorio Giardino, le Japonais Jirô Taniguchi (auteur de *Quartier lointain* et du *Journal de mon père*) aura lui aussi consacré une grande partie de son œuvre à ce thème désenchanté : il est vraisemblable que la fin douce-amère de *Jonas Fink* l'aurait ému.

L'ouvrage que vous tenez entre les mains ressemble par sa forte pagination, son format et son propos à ce qu'une partie de la critique et des libraires désigne désormais sous le nom de « roman graphique ». Il réunit pour la première fois en un seul volume une histoire d'abord parue sous la forme d'un feuilleton dans la revue (*À suivre*) à partir de 1992 – feuilleton qui aura trouvé sa conclusion vingt-six ans plus tard avec la parution très attendue du livre *Le Libraire de Prague*. Le registre du témoignage, qu'il relève de l'intime ou du document historique, était assez rare dans le paysage de la bande dessinée européenne au début des années 1990. Sous l'influence croisée des Américains Spiegelman et Crumb, mais aussi des Japonais Tsuge (publié en Occident par la revue *Raw*) et Nakazawa, la grande aventure commençait à faire place à l'aventure intérieure. Entre 1978 et 1997, la revue publiée par les éditions Casterman explora cette voie en proclamant que « le roman s'écrit aussi en bande dessinée » : Tardi y évoqua la guerre des tranchées à hauteur d'hommes, tandis que Cabanes y dévoilait ses émois adolescents. Comme Ferrandez et ses *Carnets d'Orient*, Giardino entremêle à sa façon la chronique de la grande Histoire avec celle des petites histoires de la vie. L'élégance, la précision et la justesse de ce récit de formation n'ont pas laissé indifférents les journalistes et les membres de jury de festivals, notamment à Angoulême.

Bien qu'il soit ancré dans les heures sombres du siècle précédent, *Jonas Fink* fait plus que jamais écho à la course du monde actuel, que l'on songe aux nouvelles formes d'oppressions politiques ou religieuses qui menacent chaque jour la vie d'hommes et de femmes à travers le globe ou tout simplement au sort des migrants qui doivent tout quitter du jour au lendemain pour tenter de survivre. À ce titre, ce livre s'impose d'ores et déjà comme un classique qu'il est urgent de lire, de relire, et de faire découvrir à de nouvelles générations de lecteurs auxquels rien de ce qui est humain ne saurait être étranger...

Benoît Mouchart



# PRÉFACE

*Jonas Fink* est un roman dessiné en trois parties qui raconte l'histoire d'un jeune Tchécoslovaque, de 1950 à 1968 et au-delà. Les deux premières, « L'Enfance » et « L'Apprentissage », ont été publiées respectivement en 1994 et 1997. Elles étaient épuisées depuis longtemps et ont été republiées en un seul volume avec de petites corrections en 2018, quand enfin la troisième et dernière partie de l'histoire fut donnée à l'impression.

De 1992 à 2018 : cette affaire a accompagné ma vie durant vingt-six années. J'ai moi-même peine à y croire. Et pourtant, Jonas Fink, lui aussi un peu plus vieux, a patiemment attendu que j'aie le courage et la force de m'occuper de son destin.

Comme Josef K., Jonas F. déambulera dans les rues de Prague, sauf que la ville de son enfance n'était plus celle du temps de Kafka, mais la Prague grise des années Staline. En un certain sens, il s'agit d'un roman de formation (en bande dessinée), entièrement concentré entre Žižkov et Malá Strana, deux quartiers de la capitale tchèque. Le projet est si ambitieux que, en accord avec l'éditeur, il m'a semblé bon de faire précéder la narration de quelques notes introductives.

À la fin de la guerre, la Tchécoslovaquie fut libérée par l'Armée rouge (mais pas entièrement cependant, ainsi que je le découvris un jour à Pilsen). Après des années d'oppression nazie, il se forma un gouvernement démocratique de coalition avec une forte présence communiste. Les Tchèques n'avaient pas oublié qu'ils avaient été sacrifiés en 1938 sur l'autel de la paix des démocraties occidentales (« Paix avec honneur », dit Chamberlain revenant de la conférence de Munich ; « Vous avez eu à choisir entre la guerre et le déshonneur ; vous avez choisi le déshonneur, vous aurez la guerre », répliqua Churchill, et il avait hélas raison). Malgré cela, le Parti communiste, bien que fort et bien implanté dans le pays, n'atteignait pas la majorité. Mais, en février 1948, par un coup d'État déguisé en révolution, les communistes prirent le pouvoir.

Et les épurations commencèrent, tandis que le parti en place s'alignait rapidement sur la structure et sur les règles du Parti soviétique. Lequel, en ces années-là, signifiait le Parti stalinien.

L'antisémitisme repartait aussi au niveau officiel sous la forme de l'antisio-nisme: le sionisme était défini comme l'«ennemi numéro un» de la classe ouvrière. Les Juifs, tous les Juifs, avaient une coupable sympathie envers Israël, une loyauté douteuse envers la patrie socialiste, des liens familiaux et culturels avec le judaïsme occidental, etc. Ils étaient donc, pour le moins, suspects. Un grotesque destin vouait le peu de survivants de la Shoah à une nouvelle persécution au nom de l'orthodoxie socialiste.

Le 9 novembre 1989, le mur de Berlin tombait. Je vis moi aussi les images, transmises dans le monde entier: des milliers et des milliers de personnes qui traversaient la frontière.

«Tu y es allé, papa, au Checkpoint Charlie?» me demanda ma fille devant la télévision. «Oui», dis-je, mais je ne pus rien ajouter, car ma gorge se serait étrangement. Je pensais à tous ceux que j'avais connus et qui rêvaient et désespéraient de pouvoir aller ne serait-ce qu'une fois à Vienne, à Paris ou à Venise. À l'écran, je voyais les lumières éclairer la porte de Brandebourg pleine de gens enthousiastes et je me rappelais une autre nuit totalement noire et vide, quinze ans auparavant.

Je conduisais vite sur une route au milieu des bois, après Brno. Il était très tard. Je rentrais à la maison après un déplacement professionnel (j'étais encore ingénieur), la route était déserte, je n'avais aperçu ni une voiture ni une maison depuis plus d'une demi-heure et je me savais près de la frontière. Peu auparavant, un cerf était sorti du bois et s'était arrêté, ébloui par les phares, presque au milieu de la chaussée. Heureusement, j'avais réussi à l'éviter. J'en étais encore secoué, quand la lueur d'un projecteur se braqua sur moi. Je m'arrêtai et deux soldats sortirent de l'obscurité, chacun avec une mitraillette.

«Ça y est», pensai-je. À cette heure de la nuit (deux heures passées), la présence dans cette zone d'une voiture étrangère pouvait être suspecte.

Ils me firent descendre et me dirent quelque chose en tchèque que je ne compris évidemment pas. Montrant mon passeport, je tentai divers mots dans les quelques langues que je connaissais, mais en vain ; ils ne parlaient que tchèque et russe. J'avais des bagages remplis d'instruments électroniques : comment pouvais-je leur faire comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un attirail clandestin aux fins d'une éventuelle action illégale ?

Je commençais à avoir sérieusement peur. Le milicien le plus âgé me prit par le bras et me tira devant la voiture dans la lumière des phares en continuant à répéter les mêmes mots incompréhensibles.

Enfin, il m'indiqua le feu de position droit éteint. Quel idiot ! C'est ça qu'ils voulaient !

Avec une grande gentillesse, ils m'aiderent même à changer l'ampoule. Nous nous séparâmes avec de larges sourires. Quand ils disparurent dans le noir derrière moi, je ricanais, moitié débile moitié hystérique. « J'ai toujours eu trop d'imagination », me disais-je. « Finalement c'est une frontière comme une autre. » Mais c'était faux.

Je le savais alors comme je le savais ce soir du 9 novembre 1989 devant l'écran. La chute du mur de Berlin est devenue le symbole de la fin de ce totalitarisme particulier qui s'appelait normalement « communisme » ou, si l'on préfère, « socialisme réel ». L'événement a une dimension historique immense et ses conséquences sont bien loin d'être terminées, pourtant, aujourd'hui, on en parle peu. Pendant plus de quarante ans (c'est-à-dire au moins deux générations), il s'est déroulé un drame gigantesque qui a bouleversé des dizaines de millions de personnes, drame qui eut des épisodes burlesques et le plus souvent tragiques et qui se déroula tout près de nous. Et même, à certains égards, parmi nous. Et, pourtant, il semble que nous l'ayons oublié. S'agirait-il aussi de notre mauvaise conscience ? Je ne sais pas...

Quoi qu'il en soit, il y a quelques années, je cherchais le livre d'Artur London *La Confessione* (pour la traduction italienne: Éditions Garzanti 1969, titre original: *L'Aveu*). Dans toutes les librairies, quand je demandais : «Vous avez *La Confessione* de London?», on me répondait inmanquablement: «Jack London?» Je m'empressais d'expliquer: «Artur London, vice-ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie en 1950. Il fut jugé en même temps que Slansky, survécut et écrivit ce livre.» Personne n'en avait jamais entendu parler.

Enfin, dans la plus grande et meilleure librairie de la ville, on consulta l'annuaire des auteurs et des œuvres avec un ordinateur moderne. Ni l'auteur ni le livre n'apparaissaient. «Pourtant le metteur en scène Costa-Gavras en a fait un film avec Yves Montand et Simone Signoret qui, à l'époque, fit du bruit», dis-je. Rien n'y fit.

C'était comme si ce livre n'avait jamais été écrit, comme si cet auteur n'avait jamais existé et, peut-être, comme si même les faits qu'il relatait ne s'étaient jamais déroulés. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Orwell, ou au Kundera du *Livre du rire et de l'oubli*. Et à ceux que j'avais connus, à Attila, à Anna Sasz, au vieux monsieur de Sofia...

Personne n'aurait rien écrit sur eux.

Dans un délire de grandeur, je me dis: «Bon, je vais le faire. Je n'écrirai pas sur eux, mais pour eux.»

Je savais que je n'en avais pas le droit. Je n'avais pas vécu leur vie, je ne l'avais qu'effleurée. Je ne pouvais pas prétendre connaître vraiment ce que je voulais raconter. Heureusement, j'ai toujours eu beaucoup d'imagination, trop même. (À propos, le livre, je finis par le trouver, dans un vieux magasin de livres d'occasion; le libraire connaissait l'auteur et l'œuvre et se rappelait qu'il en avait un exemplaire. Ainsi, il n'est pas si facile d'effacer la réalité, cher Orwell! Quelque part, il y a toujours un vieux libraire.)

Voilà, j'ai essayé de rédiger une simple et honnête présentation de l'histoire de Jonas Fink, mais je me rends compte que je n'y suis parvenu qu'en partie.

Je devrais évoquer beaucoup de choses qui n'ont pas vraiment de rapport mais qui, d'une certaine façon, sont à l'origine de tout.

Je devrais raconter ces parents lointains qui habitent un pays proche, que je n'ai jamais vus mais qui m'ont souvent écrit alors que je ne leur répondais presque jamais.

Je devrais parler de ce livre de récits de Kafka dans l'édition de 1959, tellement lu qu'il a fini en charpie. Et qui était interdit dans sa propre patrie...

Et je ne pourrais pas non plus oublier le vieil homme rencontré à Sofia, avec un costume sombre qui avait dû être élégant trente ans plus tôt et lui donnait l'air d'un professeur à la retraite. Il parlait français avec un incomparable accent parisien, mais disait que la langue qu'il connaissait le mieux était l'espagnol. Qui sait s'il vit encore...

Si c'était une vraie présentation, je devrais y mettre les deux semaines passées à Debrecen où il n'y avait que cinq étrangers dont moi, tous dans le même hôtel, et aucun n'étant là pour le tourisme.

Et puis, le 21 août 1968, quand sur une plage de Corfou j'entendis une radio annoncer que les premiers chars étaient entrés dans Prague.

Je devrais parler des deux petits mais raides ralentisseurs qui coupaient la route de part et d'autre, à quelques mètres de la frontière gréco-bulgare. L'espace entre les deux était plein d'eau et, pour passer, il fallait ralentir presque jusqu'à l'arrêt, sinon la voiture partait en morceaux. Puis je vis la tourelle avec les mitraillettes des gardes-frontières pointant entre les arbres et je me dis : « Bon, c'est vraiment une frontière. »

En 1994, je concluais la préface par ces mots : « C'est peut-être cela que j'ai tenté de faire : une histoire de l'autre côté de la frontière. Quand la frontière existait encore. »

Je n'écrirais plus la même chose aujourd'hui, je le crains.

Vittorio Giardino



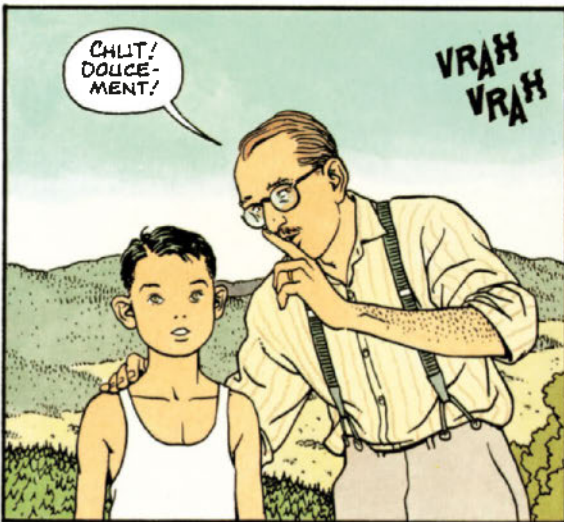
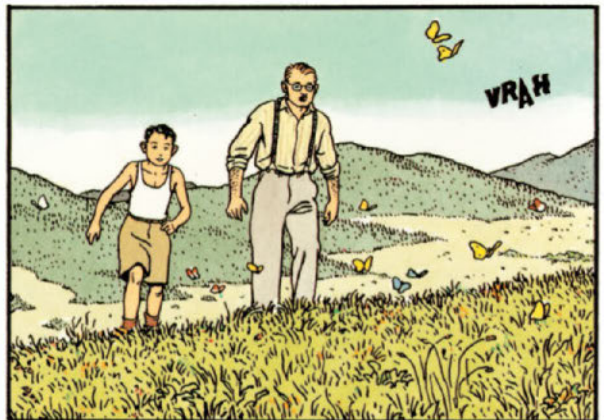
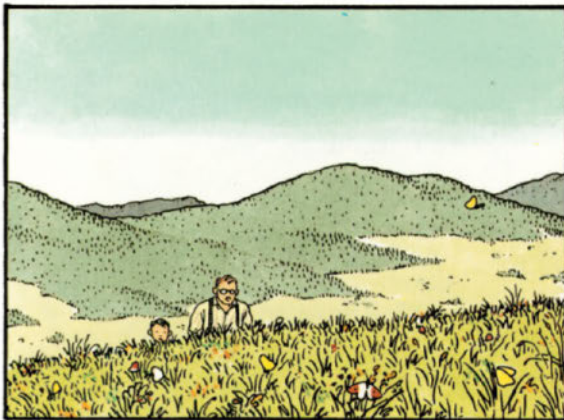
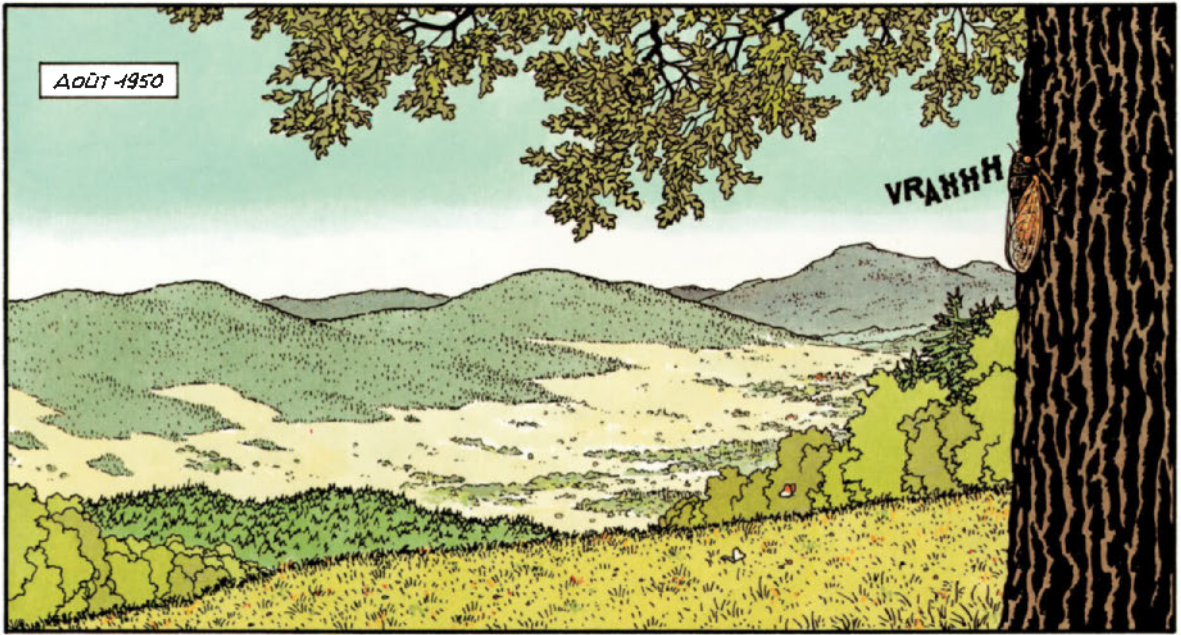


L'ENFANCE

*Ainsi donc, je me suis volontairement exclu.  
C'est là ma définition officielle. Qu'est-ce  
que cela signifie exactement ? Bien sûr,  
seules les autorités pourraient le dire.*

Aleksander Zinoviev, *Notes d'un veilleur de nuit*,  
traduction de Wladimir Berelowitch, *L'Âge d'homme*



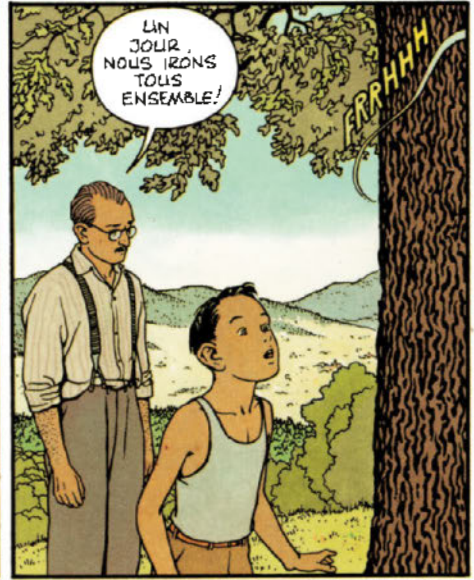




C'EST UNE CÍCADA HAEMATODES. C'EST GRÁCE Á UNE MEMBRANE SOUS SES AILES QU'ELLE ÉMET CE SON. TU SAIS, LES GRECS ANCIENS, DE HOMÈRE Á ANACRÉON, ONT CÉLÉBRÉ SON CHANT.



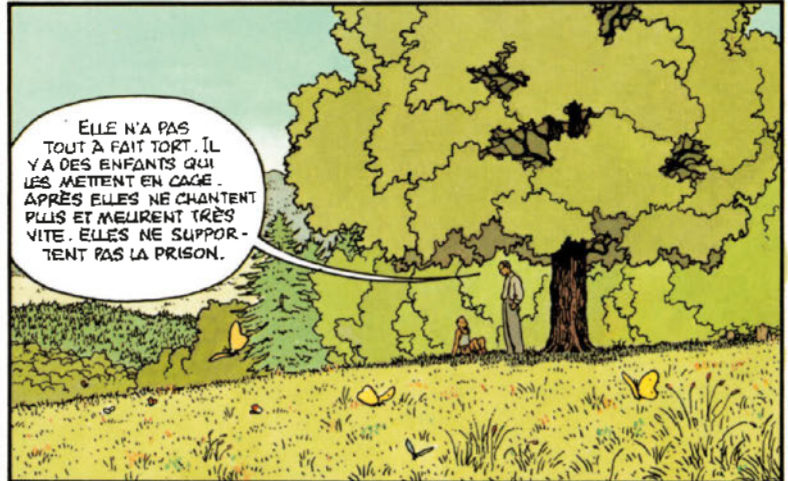
ICI, ELLE EST ASSEZ RARE, MAIS EN GRÈCE... JE ME RAPPELLE UN ENDRÓIT AU BORD DE LA MER, PRÈS DE MARMARA, OÙ IL Y EN AVAIT TELLEMENT QUE LE BRUIT ÉTAIT ASSOURDISSANT!



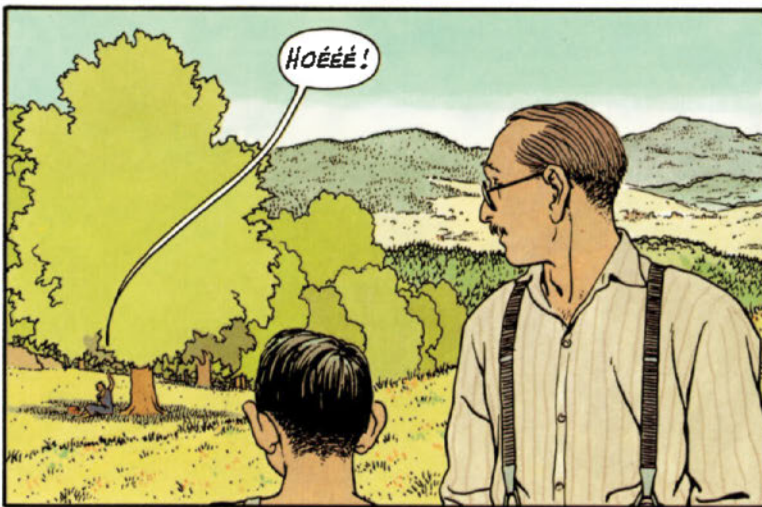
UN JOUR, NOUS IRONS TOUS ENSEMBLE!



ELLE S'EST EN-VOLÉE. ELLE N'A PAS CONFIANCE EN L'HOMME DIRAIT-ON...



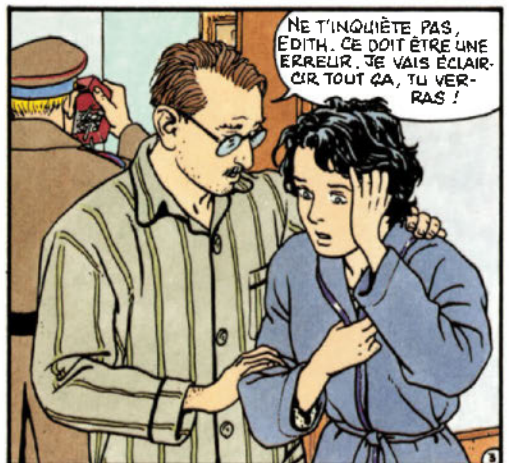
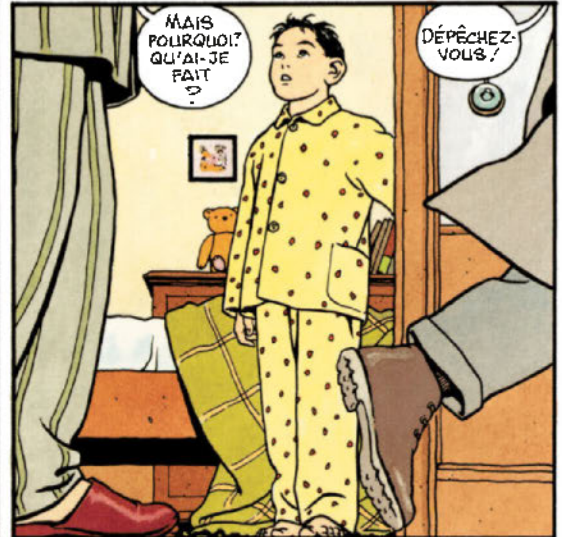
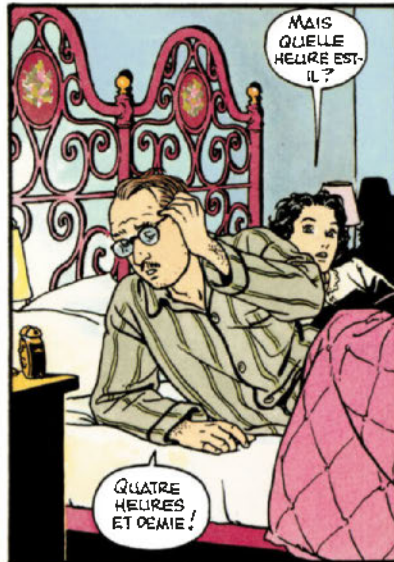
ELLE N'A PAS TOUT Á FAIT TORT. IL Y A DES ENFANTS QUI LES METTENT EN CAGE. APRÈS ELLES NE CHANTENT PLUS ET MEURENT TRÈS VITE. ELLES NE SUPPOR-TENT PAS LA PRISON.



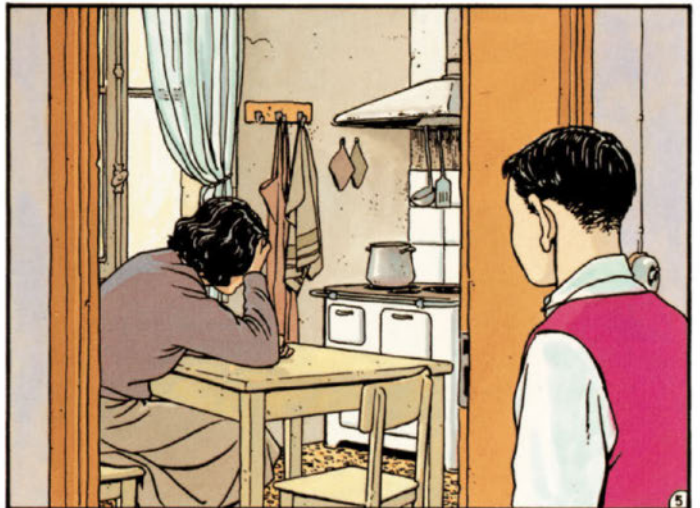
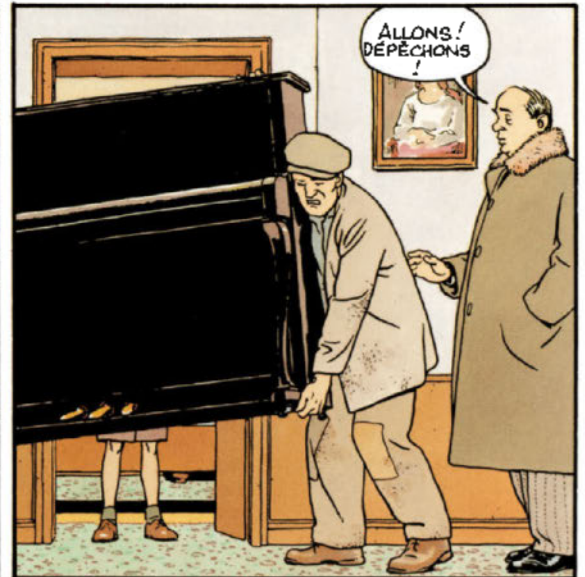
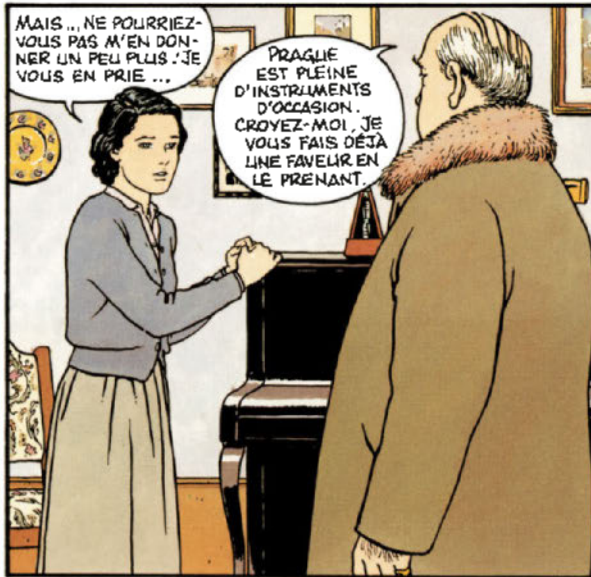
HOÉÉÉ!

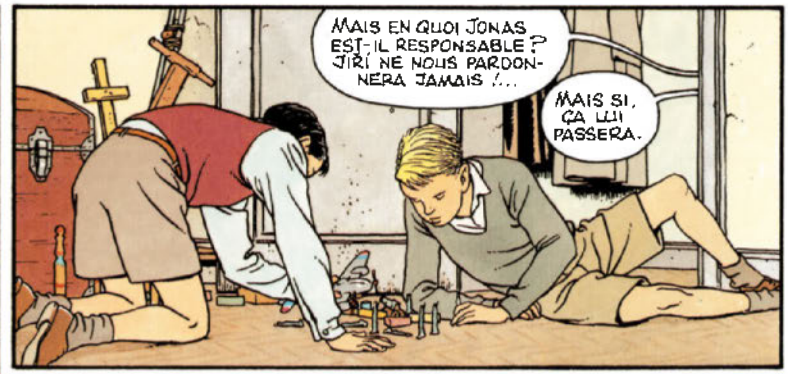
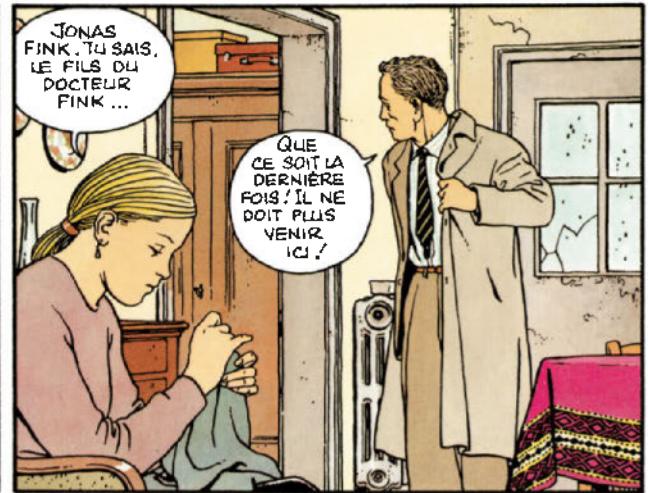
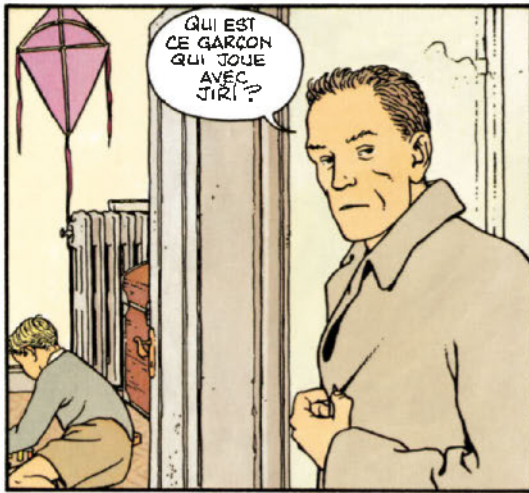
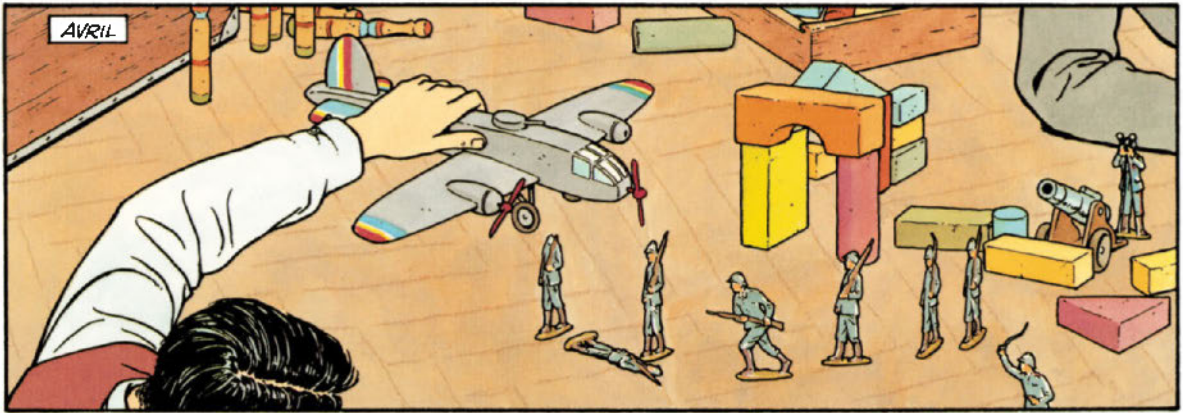


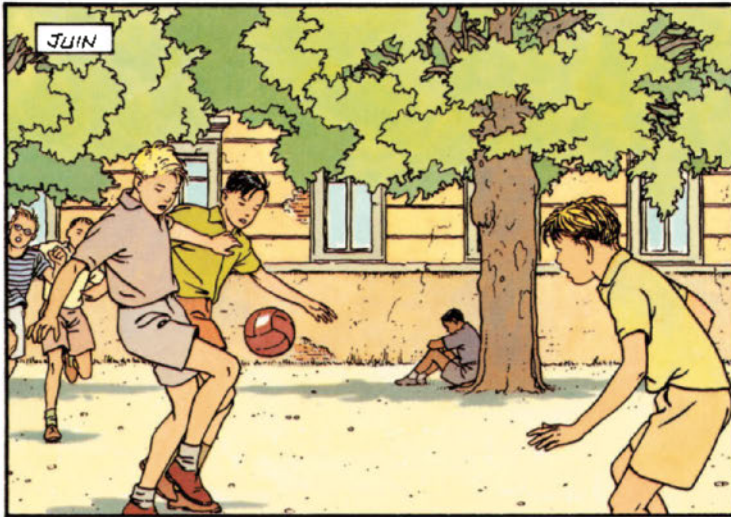
VENEZ! VOUS NE VOULEZ PAS UN SANDWICH?

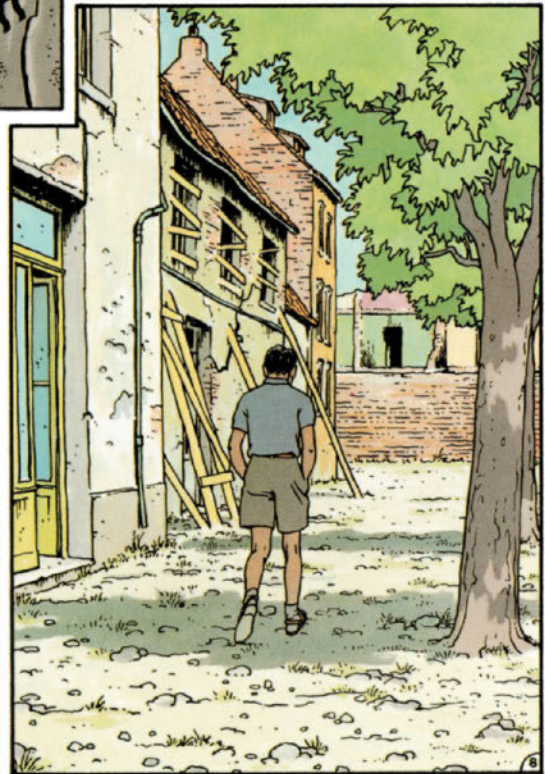
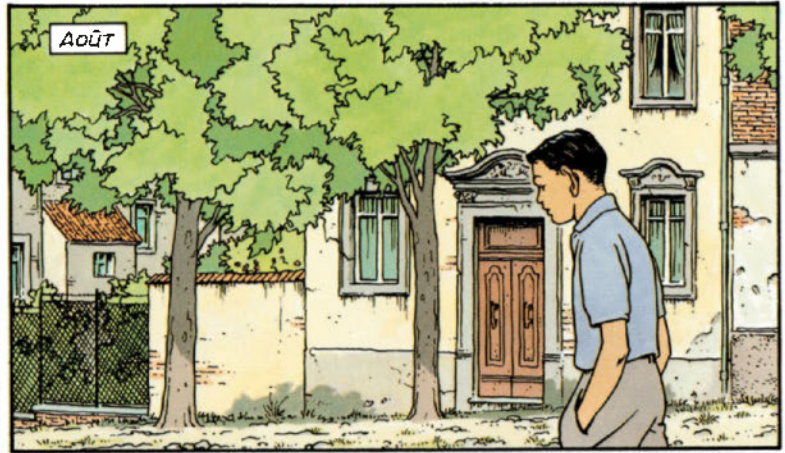
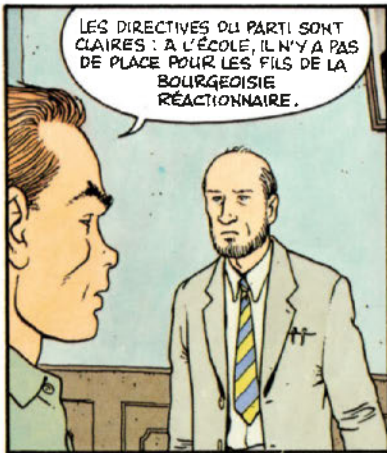




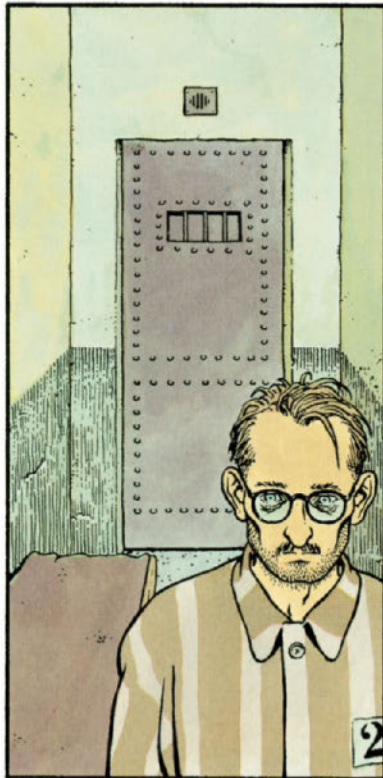
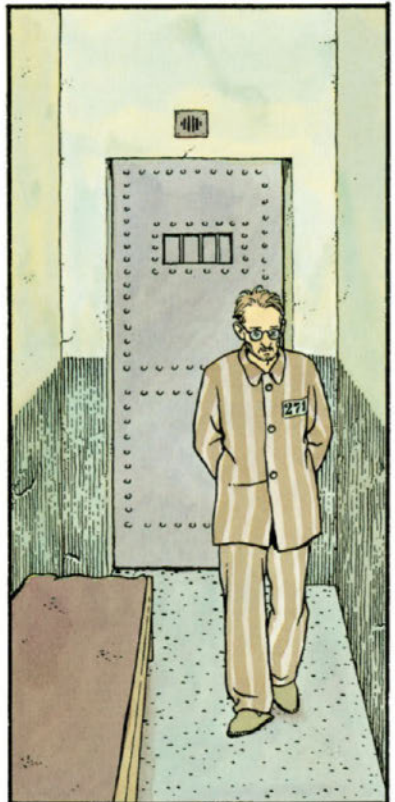
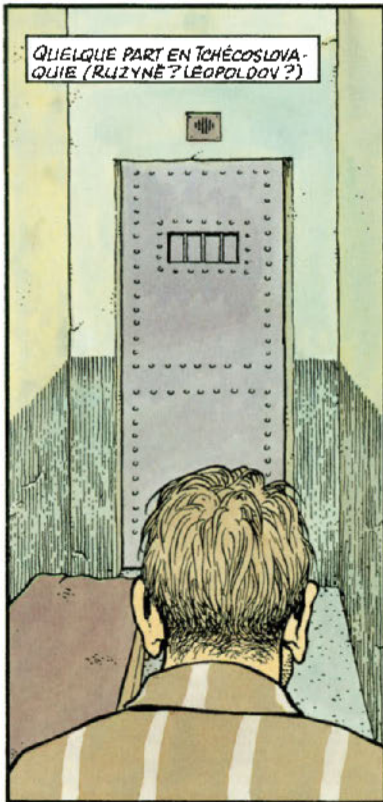








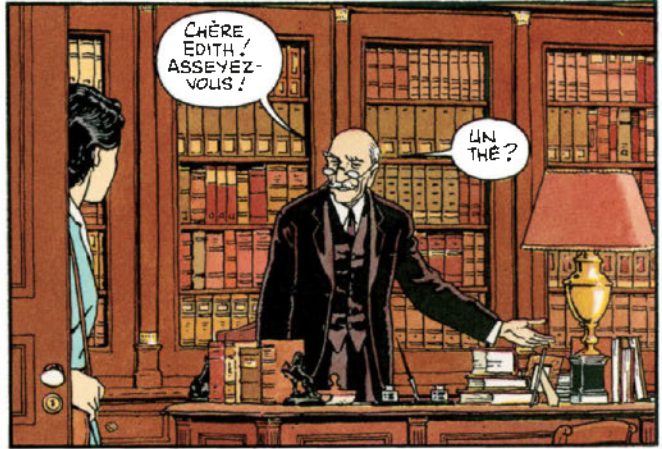






À PRAGUE...

ENTREZ, FRAU FINK. MONSIEUR L'AVOCAT VOUS ATTEND !

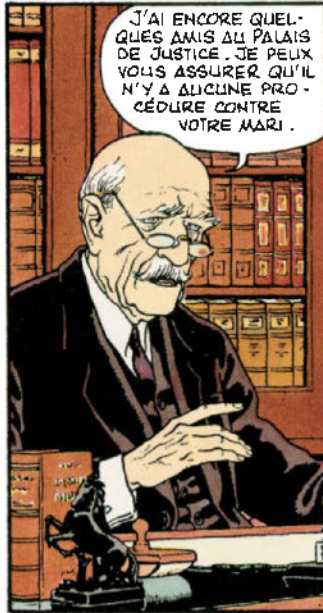


CHÈRE EDITH ! ASSEYEZ-VOUS !

UN THÉ ?



NON MERCI. AVEZ-VOUS APPRIS QUELQUE CHOSE ?



J'AI ENCORE QUELQUES AMIS AU PALAIS DE JUSTICE. JE PEUX VOUS ASSURER QU'IL N'Y A AUCUNE PRO-CÉDURE CONTRE VOTRE MARI.



C'EST DÉJÀ ÇA... PENDANT DES MOIS J'AI FRAPPÉ À TOUTES LES PORTES, MAIS PERSONNE NE SAVAIT JAMAIS RIEN !



MAIS JE NE COMPRENDS PAS, POURQUOI LE GARDE-T-ON, ALORS ?

DES BRUITS COURENT QUE C'EST LA SÛRETÉ QUI S'EN OCCUPE. IL SERAIT ACCUSÉ D'ACTIVITÉS CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES ET D'ESPIONNAGE.



ARTHUR ? MAIS C'EST IMPOSSIBLE !

C'EST CEPENDANT TRÈS SÉRIEUX. IL RISQUE UN MINIMUM DE CING ANS A... JE NE PEUX VOUS CACHER QUE CELA PEUT ALLER JUSQU'À LA PEINE DE MORT.



JE DOIS LE VOIR !  
SAVEZ-VOUS OÙ ILS L'ONT  
EMMÉNÉ ?



NON, ET JE CRAINS  
QUE CE NE SOIT DIFFI-  
CILE À SAVOIR. L'INS-  
TRUCTION EST SÉCRÈTE  
ET LES CONTACTS AVEC  
LE PRÉVENU  
SONT INTERDITS.



MAIS IL AURA  
TOUJOURS LE DROIT DE SE  
DÉFENDRE ! COMMENT CELA SÉRA-  
T-IL POSSIBLE  
DANS CES  
CONDITIONS ?

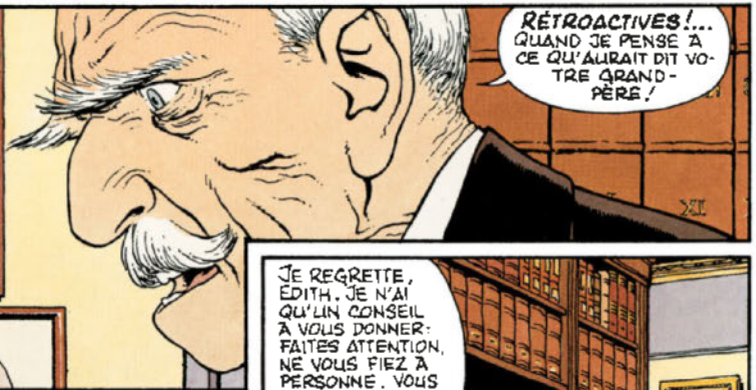
JE  
NE SAIS  
PAS...



LE CODE A  
CHANGÉ... J'IGNORE  
CE QU'IL EST DEVENU.  
DE TOUTE FAÇON, JE  
NE PEUX PLUS EXER-  
CER, VOUS LE  
SAVEZ ...



D'AILLEURS JE NE  
LE RÉGRETTE PAS, DANS  
LE NOUVEAU CODE,  
IL Y A MÊME DES  
LOIS RÉTROAC-  
TIVES !



RÉTROACTIVES!...  
QUAND JE PENSE À  
CE QU'AURAIT DIT VO-  
TRE GRAND-  
PÈRE !



JE ME  
RAPPELLE  
ENCORE SES  
COURS DE DROIT  
ROMAIN ... MAIS  
C'ÉTAIT UNE AUTRE  
ÉPOQUE, AVANT  
LA FIN DE  
L'EMPIRE !



JE RÉGRETTE,  
EDITH, JE N'AI  
QU'UN CONSEIL  
À VOUS DONNER:  
FAITES ATTENTION,  
NE VOUS FIEZ À  
PERSONNE. VOUS  
NE POUVEZ SANS  
DOUTE PAS FAIRE  
GRAND-CHOSE  
POUR AIDER VOTRE  
MARI, MAIS IL  
SERAIT FACILE  
DE LE  
PERDRE.

